

ARCHIVES

LA MORT DE HOUARI BOUMÉDIÈNE

Par JEAN LACOUTURE

Publié le 28 décembre 1978 à 00h00 - Mis à jour le 28 décembre 1978 à 00h00

• Lecture 18 min.

Article réservé aux abonnés

Le pouvoir sculpte les individus, en creux ou en bosse. Il y a ceux qu'il érige en statues, ceux qu'il gonfle de vent, ceux qu'il réduit en poussière. Mohamed Boukharrouba, dit Houari Boumediène, ne fut pas de ceux que le pouvoir délite.

Qui avait pu le connaître au temps où il surgit de l'ombre des maquis gardait le souvenir d'un loup maigre au regard fuyant, sanglé dans un trench-coat d'agent secret, mi-traqué, mi-chasseur, verrouillé dans un mutisme agressif coupé d'explosions. Un personnage marginal et corrosif, tout en mèches, en angles, en méplats, un archétype de la révolte et du refus.

Onze ans plus tard, le 3 septembre 1973 le président Boumediène accueillait à Alger le tiers-monde en leader sûr de lui, de sa force, de son éloquence. Les traits restaient anguleux, les mèches rebelles, la voix rauque. Mais le personnage s'était amplifié, bardé de muscles et de certitudes. Il était devenu assez fort pour risquer d'être modéré. Il avait entre-temps découvert les tailleurs et les cravates, appris le français qu'il pratiquait désormais avec une efficacité surprenante pour ceux qui avaient dû s'efforcer de comprendre, pendant la guerre, les propos du colonel-maquisard. Et quand il accueillit M. Giscard d'Estaing, en avril 1975, ce ne fut pas en rustre d'outre-mer, mais en voisin fier de faire admirer ses récoltes.

Entre-temps, l'Algérie était passée de la situation de vestige d'un empire détruit à celle d'État en chantier, puis à celle de nation-pilote du développement autoritaire, sous la férule de ce fils de fellah qui avait préféré d'abord l'exil à la colonisation, puis l'implacable combat, et avait été, le jour de l'indépendance venu, le seul des leaders de la résistance algérienne à signer en langue arabe les textes émancipateurs.

Un antihéros

" Ma position personnelle n'a aucune importance. Je ne suis pas un zaïm (leader), je ne veux pas qu'on m'aime, je ne veux pas qu'on m'applaudisse. Je ne demande rien... " Ce genre de déclarations, tous les leaders populaires les ont faites, et surtout ceux du tiers-monde. Rares sont ceux que l'on peut croire : parmi ceux-ci, pourtant, il y eut peut-être Houari Boumediène, qui tenait ces propos en juin 1966, un an après avoir pris le pouvoir.

Il vous reste 90.06% de cet article à lire. La suite est réservée aux abonnés.

Pour soutenir le travail de toute une rédaction, nous vous proposons de vous abonner.

[Pourquoi voyez-vous ce message ?](#)

S'abonner

Déjà abonné? [Connectez-vous](#)